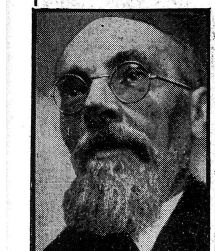
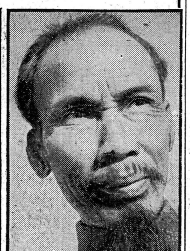
Les lecteurs de F.D. prouvent que (parfois) l'homme descend de la chèvre

LES lecteurs de « France Dimanche » ont joué avec nous à trouver des sosies humains à la chèvre que nous leur avions proposée. On se souvient que cette photo figurait dans la dernière page du numéro 189, du 9 au 15 avril, où des animaux étaient rapprochés de leurs sosies humains. Nous avions laissé la case de la chèvre en blanc, à charge à nos lecteurs de la remplir. Nous avons reçu, en particulier, les photos que nous publions aujourd'hui. Nous avons donné le prix à un lecteur de Sidi-bel-Abbès, qui tient à rester anonyme. Il nous a adressé la photo d'une de ses cousines. Ce lecteur gagne un abonnement d'un an à « France Dimanche ».

Chèvre (Capra)

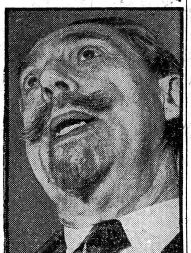


Francisque Gay



Ho-Chi-Minh

« Ma cousine »



Louis Noguères

Françoise Giroud : Pierre Benoit pour la 1ère fois avoue avoir emprunté (pour mystifier les critiques) trois vers à Racine et deux lignes à Musset, dans "l'Atlantide"

LE roi du roman feuilleton. Descendu au plus bas échelon de la prostitution littéraire. Vend ses œuvres à succès aux journaux du soir sous la forme de feuilletons en images qui ne font d'ailleurs que gagner à être privés du contexte. »

Voici l'appréciation que Pierre Benoit a trouvée sur son œuvre et sur sa table cette semaine, en rentrant d'Amérique du Sud après vingt jours de voyage en mer. C'est le commentaire qui accompagne la notice biographique que lui consacre le *Crapouillot*. Il lui a, du son gentil petit cœur gris, il a cherché le nom de l'auteur et il a soupiré :

« *Encore un romancier raté!* » et tout il a pensé à autre chose. Au discours qu'il doit prononcer dans quelques jours à Jérusalem où il ira représenter l'Académie. A son grand ami Jean Cocteau qu'il rêve d'asseoir sur un fauteuil d'immortel. A cette phrase écrite en 1923 par Maurice Barrès : « *Si je n'ai pu obtenir les renseignements dégnandés, c'est qu'il fallait qu'ils nous parvinssent animés, enrichis par l'un des plus charmants génies nouveaux venus.*

» *...Elle est charmante cette collaboration que m'accordait l'amitié de Pierre Benoit et notre goût commun pour les dames du Liban* ».

Trente-deux ans de vie littéraire ont enseigné à ce délicieux petit grand homme d'un mètre soixante, qu'on ne saurait plaire à la fois aux critiques et au public, s'il arrive qu'on déplaise aux uns et à l'autre.

Le succès n'est jamais une recommandation auprès de ceux dont Jules Renard a dit « *qu'il faut beaucoup leur pardonner parce qu'ils parlent toujours des autres et qu'on ne parle jamais d'eux* ».

Benjamin des Académiciens

Pierre Benoit, auteur de trente-trois romans dont *L'Atlantide* qui atteignit le tirage fabuleux de 630.000 exemplaires, benjamin des académiciens qui l'élurent à 45 ans, commandeur de la Légion d'honneur, Pierre Benoit, homme heureux, fêté, célébré dans le monde entier, ami des rois, convive des ambassadeurs, choyé par les vedettes, est beaucoup trop intelligent pour croire que les critiques pardonnent ces choses-là.

Si encore il était hermétique ! Mais de ce côté, aucun espoir non plus.

Il faut avouer qu'il leur a fait des farces épouvantables. Par exemple il a glissé froidement dans *Le Lac Salé* quelques pages des *Choses vues*, de Victor Hugo. Et puis, il a attendu, tout pétillant de plaisir, comme lorsqu'il se prépare à faire un de ses fameux bons gueuletons. Rien ! Pas une ligne dans les articles de ses détracteurs pour signaler que quelques pages au moins du *Lac Salé* brillaient d'un style inhabituel. Un seul journaliste, André Arnyvelde, pour y reconnaître Victor Hugo.

Personne ne s'en est aperçu

Ces pièges, il les a tendus dans plusieurs de ses livres. Nul n'a jamais remarqué dans *L'Atlantide* trois vers empruntés au *Bajazet* de Racine et un peu plus loin deux lignes de Musset. Il n'en a jamais soufflé mot à personne. Il me l'a dit — il vous le dit — aujourd'hui.

Le trait est particulièrement savoureux si l'on songe que *L'Atlantide* fit l'objet en 1919 d'une retentissante accusation en plagiat. Le roman fut donc à l'époque scruté, fouillé, décortiqué, parce que l'histoire d'Antinéa ressemblait étrangement à celle qu'un Anglais du siècle dernier, Ridder Haggar, avait contée dans un roman intitulé *She*.

Pierre Benoit avait remporté l'année précédente un considérable succès avec son premier roman, *Kœnigsmark*. Il avait 33 ans : c'était le jeune romancier qui « montait ». Peut-être n'eût-on pas détesté le faire brutalement descendre en lui glissant sous le pied cet échelon scié. Mais ceux qui doivent monter montent... Benoit n'eut d'ailleurs aucune peine à prouver que le sujet de *L'Atlantide* lui avait été fourni par l'affaire Segonzac-Quiquerez, affaire qui s'était déroulée après la parution de *She*.

D'autre part, le roman de Haggar n'avait jamais été traduit et Benoit ignorait l'anglais. Il avoue aujourd'hui que s'il avait lu *She* avant de publier *L'Atlantide*, il eût supprimé deux ou trois chapitres dont la confrontation avec certains passages du livre anglais pouvait paraître troublante.

Une autre de ses mystifications favorites consistait à présenter un de ses amis, Henri Séguin, en ajoutant : « *Le célèbre auteur de* « *Un train entre en gare* ». Dans tous les salons, il a trouvé au moins un snob pour dire : « *Ah ! oui, ce livre excellent... Je me souviens très bien* ». Le livre n'existait naturellement que dans l'imagination inépuisable de Pierre Benoit, enfant terrible et cependant respectueux de l'Académie.

Il a ce courage assez rare d'avouer qu'il est fier et heureux d'appartenir à l'illustre compagnie. D'ailleurs, combien sont-ils pour finir, ceux qui refuseraient d'y entrer si on le leur proposait ? A 20 ans, on insulte de bon cœur la vieille dame du quai Conti. A 60 ans, si on ne l'a séduite, l'habit est trop vert et bon pour des goujats.

A 63 ans, Pierre Benoit ne réussit pas à avoir l'air tout à fait sérieux, avec son air de vieux collégien rieur qui ferait bien éclater un pétard sous le fauteuil du maître s'il ne se souvenait que « le maître », c'est lui.

Quand il apprit son élection en 1931, il l'a fêtée à Saint-Céré, son village, au cours d'un festin dont les échos firent dresser sur la tête les cheveux des académiciens qui en avaient encore. Ne disait-on pas que le futur collègue avait précipité sa belle hôtesse toute nue dans un bain de champagne ? On décida de lui apprendre un peu les lois de l'immortalité en reculant la date de sa réception sous la Coupole. Elève Benoit, au coin.

De temps en temps, le secrétaire perpétuel lui demandait : « *Vous avez bien commandé votre habit ? Vous avez bien préparé votre discours ?* » Il succédait à Porto-Riche et devait, selon la tradition, prononcer l'éloge de son prédécesseur. Alors il rugissait : « *Je ne suis pas rédacteur de notices nécrologiques !* ». Et comme le pauvre homme, bouleversé, insistait, il proposa gentiment : « *Si j'écrivais un sonnet, ça vous ferait plaisir ?* ».

Ces blagues, cette désinvolture, c'est peut-être une façon qu'il avait de se démontrer à lui-même que sa réussite officiellement consacrée ne l'impressionnait pas. Parce que justement, elle l'impressionnait.

Aujourd'hui encore il ne se sent pas du tout dans le camp des puissants et des riches. Entre eux et lui il y a un jeune homme besogneux, un jeune homme sans grâce, sans fortune et sans relation qui était arrivé de sa province à la conquête de Paris et qui, pendant dix ans, ne conquit que des manches de lustrine et un rond de cuir, un jeune homme qui regardait Paris briller derrière sa vitrine glacée comme les enfants pauvres regardent les jouets à Noël. En se disant : « *C'est pour les autres* ».

Pierre Benoit avait donné rendez-vous à notre photographe chez son « figaro ». Coiffure plate et sage comme un discours académique.

Avec son père, officier de carrière, qui finit sous-intendant militaire parce qu'il fut dreyfusard, puis antidreyfusard à contretemps, Pierre Benoit, né par hasard à Albi, avait couru toutes les garnisons d'Afrique du Nord, sautant d'un lycée à l'autre, d'un programme à l'autre, réussissant cependant à décrocher une licence de droit et une licence de lettres. Mais il échoua à l'agrégation et entra comme rédacteur au ministère de l'Instruction publique.

Là il écrivit, entre deux circulaires, un recueil de poèmes : *Diadumène*. On en vendit cinq exemplaires. Et tous au même amateur. Pierre Benoit avait pris soin cependant de feuilleter l'album de publicité du savon Cadum et d'envoyer son œuvre à toutes les belles actrices qui y figuraient. Aucune ne répondit à l'humble poète inconnu. Quelques années plus tard, il envoya aux mêmes son second et dernier recueil de poèmes, *Les Suppliantes*. Il était célèbre : elles remercièrent toutes.

Ah ! ce fut un étrange fonctionnaire ! D'abord, jugeant qu'il s'était abîmé l'écriture en prenant trop vite des cours, il s'assigna à lui-même de la réformer en copiant lentement, des milliers de vers. De sorte qu'il peut aujourd'hui en réciter 35.000 de Victor Hugo seulement. Et quelques milliers d'autres.

Kœnigsmark et l'Ecole normale

Ensuite, chargé de collationner les copies des candidats à l'Ecole Normale, il lisait tous les devoirs et lorsque l'un d'eux lui déplaisait particulièrement, il mourait d'envie d'ajouter une faute grossière au thème latin pour faire échouer l'antipathique au concours.

Il en mourait d'envie, mais il ne le fit jamais, naturellement. Outre l'honnêteté, sa bonté foncière suffisait à l'empêcher de nuire.

Négligeant un peu trop ses fonctions pendant qu'il écrivait *Kœnigsmark*, il oublia une année de faire signer par le ministre les papiers qui régularisaient la situation des jeunes gens lauréats au concours d'entrée. Ceux-ci qui attendaient avec une impatience d'autant plus fébrile qu'une fois à l'Ecole Normale ils étaient logés et nourris, vinrent réclamer. L'un d'eux dit à Pierre Benoit. En termes fort énergiques, ce qu'il pensait de l'infâme et négligente lenteur des bureaucrates. Il est devenu son meilleur ami. Il est aussi devenu le grand historien Pierre Gaxotte.

Pierre Benoit a toujours aimé qu'on lui parle franc. Un jour, souffrant tragiquement d'un œdème à la gorge, qu'il entretenait avec 80 cigarettes par jour, il est allé voir un célèbre homéopathe. Celui-ci l'examina et demanda :

« *A quel âge est mort M. votre père ?* ».

« *A 60 ans* ».

« *Ah ! Eh bien, vous mourrez avant — un temps — A moins que vous parties immédiatement et que vous cessiez complètement de fumer* ».

« *Mais enfin*, demanda Pierre Benoit, assommé, *combien de temps me donnez-vous ?* ».

« *Quoi ? Serez-vous tâche par-dessus le marché ?* » répondit le médecin. Et il est devenu un autre de ses meilleurs amis.

Paradoxe vivant, Pierre Benoit ne peut rester quinze jours sans voyager aux quatre coins du monde. Mais il prend le bateau, ne sort pas de sa cabine et ne descend aux escales que contraint et forcé.

Il est exact et méticuleux jusqu'à la manie et pendant les trois mois qu'il consacre chaque année à écrire un roman, cloîtré dans quelque hôtel ou dans la maison qu'il loue sur la côte basque, il rédige, de sa minuscule écriture, quatre ou cinq pages dans la journée. Puis il les reprend, les rature, les fignole, les polit et les recopie enfin dans un alignement impeccable sur de grands feuillets rayés, glacés, épais, somptueux. Et il passe aux pages suivantes...

Mais il a toujours vécu, courant de chambre d'hôtel en chambre d'hôtel, sans adresse connue; il n'a même pas chez lui un exemplaire de ses œuvres et il se vante de porter le même costume pendant dix ans. Il eut quelques mois un appartement dûment installé boulevard Raspail. De temps en temps il passait devant... Il n'est jamais entré.

Il adore les actrices et longtemps en aima une. Mais il ne met jamais les pieds au théâtre. C'est en amoureux hommage à Spinelly qu'une de ses héroïnes se prénomma Andrée. Mais le fameux « A » ne fut au début qu'une coïncidence dont il fit ensuite un jeu. Il a écrit deux pièces, la première lorsqu'il était inconnu. Elle fut refusée par Antoine. La deuxième alors qu'il était célèbre. Elle fut refusée par Jouvet. Il n'a pas insisté.

Les plus étonnants succès féminins

Petit et sans beauté, il a eu les succès féminins les plus étourdissants, les liaisons les plus flatteuses. Célibataire et vagabond par vocation, il a pris soudain d'un coup, à 60 ans, femme, appartement et voiture.

La femme est jeune, belle, brillante, énergique, fille de sénateur et éprise par surcroît de son irrésistible mari. Depuis qu'elle est entrée dans sa vie, ses manuscrits sont enfin recueillis et reliés de parchemin. On sait enfin où lui téléphoner... pour apprendre d'ailleurs qu'il est en voyage.

L'appartement a une histoire. Encore une ! Il appartenait à une ancienne belle dont Marcelle Benoit guettait le dernier soupir. D'enquête en enquête, elle découvrit que l'immeuble appartenait au Crédit Foncier. Elle demanda à un gouverneur de l'établissement un rendez-vous et lui

(Lire la suite page 15.)

Comment faire une bonne MAYONNAISE

LA FAMEUSE HUILE LESIEUR, SI PURE, SI FRAICHE, FAIT MERVEILLE POUR LA MAYONNAISE ET LUI DONNE UNE SAVEUR INCOMPARABLE

Pour réussir la mayonnaise, il y a évidemment une question de coup de main. Mais pour faire une bonne mayonnaise, ce qui compte surtout, c'est l'huile que vous employez. Au lieu d'une huile quelconque, utilisez l'Huile Lesieur, vous verrez immédiatement la différence. Votre mayonnaise prend tout de suite cette couleur jaune d'or si appétissante. Vous pouvez être sûre qu'à table tous les vôtres vous feront des compliments.

Pourquoi tous les vrais cordons bleus utilisent l'Huile Lesieur

Extraite des graines sélectionnées des meilleures provenances, selon les procédés les plus modernes, l'Huile Lesieur est garantie pure. Mise en bouteilles et capsulée à l'huilerie même elle conserve jusque sur votre table le goût frais et délicat qui lui est bien particulier. C'est ce qui explique pourquoi toutes les femmes, qui étaient de fameux cordons bleus avant la guerre et utilisaient déjà exclusivement l'Huile Lesieur pour leur cuisine, ont été enthousiasmées de la voir enfin réapparaître sur le marché.

Suivez leur exemple. Pour toute votre cuisine, utilisez, vous aussi, l'Huile Lesieur et vous réussirez, comme elles, à transformer le plat le plus simple en un mets délicieux.

Exigez l' **HUILE LESIEUR**

elle rend la bonne cuisine encore meilleure.

Vous pouvez vous procurer, à un prix très bas, ce merveilleux livre de cuisine "Pour mieux manger" édité par l'Institut Gastronomique de l'Huile Lesieur. Vous n'avez qu'à remplir ce bon, ou le recopier, et l'adresser (avec un timbre pour la réponse) à Service 47 A, Institut Gastronomique de l'Huile Lesieur, 59, rue du Rocher — PARIS.

GRATUIT

Je désire recevoir, sans engagement de ma part, la documentation sur notre livre de cuisine "Pour mieux manger" et le bon me permettant de me le procurer (si je le désire) avec une forte réduction.

MON NOM.....

MON ADRESSE.....

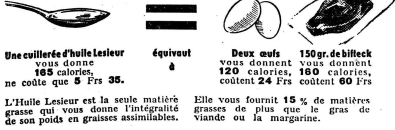
.....

Comment reconnaître LA VRAIE HUILE LESIEUR

1°. *A sa capsule qui vous garantit que l'huile est pure et fraîche, car la bouteille a été remplie à l'huilerie même et capsulée sur place.*

2°. *A son étiquette portant "Huile Lesieur" en lettres d'or.*

EN UTILISANT L'HUILE LESIEUR, VOUS VOUS NOURRISSEZ MIEUX ET VOUS FAITES DES ÉCONOMIES



Une cuillerée d'huile Lesieur vous donne **165** calories, ne coûte que **5** Frs **35**.

équivaut à

Deux œufs vous donnent **120** calories, coûtent **24** Frs

150 gr. de bifteck vous donnent **160** calories, coûtent **60** Frs

L'Huile Lesieur est la seule matière grasse qui vous donne l'intégralité de son poids en graisses assimilables.

Elle vous fournit **15 %** de matières grasses de plus que le gras de viande ou la margarine.

RIEN QU'AVEC LES ÉCONOMIES QUE JE FAIS EN UTILISANT L'HUILE LESIEUR, JE PAIE MES BAS !

" J'aime que mes clients soient contents, dit Monsieur P. épicier à Paris. Je n'hésite jamais à leur recommander l'Huile Lesieur, car je suis sûr d'avoir des compliments".

PUB. YVES ALEXANDRE